

Tiŋá

Revue Langues, Littératures, Arts et
Culture (2LAC)

ISSN : 3078-3992

Vol. 003, N° 01, juin 2026

Laboratoire Langues, Littératures et Développement (LaLD)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines (FLESH)

Université de Kara (Togo)

Email du laboratoire : laldunivkara@gmail.com

Email de la revue : tiingalald@gmail.com

Site web de la revue : <https://revue-tinga.com>

Contacts : +228 90007145 / 92181969 / 90271980



Revue Langues, Littératures, Arts et Culture (2LAC)

VOLUME 003, N° 01, JUIN 2026

Revue semestrielle multilingue

Laboratoire Langues, Littératures et Développement (La.L.D)

Faculté des Lettres et Sciences Humaines (FLESH)

E-mail du laboratoire : laldunivkara@gmail.com

E-mail de la revue : tiingalald@gmail.com

Site web de la revue : <https://revue-tinga.com>

Contacts : (+228) 90007145 / 92181969 / 90122337

Université de Kara, TOGO

Editorial de la revue

La revue Tíúǵá est une initiative du Laboratoire Langues, Littératures et Développement (LaLD), une structure de recherche affiliée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Kara (Togo) et dont les principaux axes sont, entre autres, les langues au service du développement, les littératures, civilisations et environnement, la linguistique et les disciplines connexes.

Tíúǵá ("étoile" en langue kabiyè), est le symbole de la lumière, celle de la connaissance.

Le but de la revue Tíúǵá est de recevoir, faire évaluer par les pairs et publier des articles scientifiques d'une originalité avérée, en versions imprimée et numérique.

Les disciplines couvertes par les publications de la revue Tíúǵá sont, entre autres :

- ✓ les langues ;
- ✓ la littérature ;
- ✓ la linguistique et les disciplines connexes ;
- ✓ les arts et communication ;
- ✓ la culture.

Les parutions sont semestrielles, soit deux numéros par an, notamment en juin et en décembre de chaque année. Des numéros spéciaux sont possibles si nécessaire.

Avant d'être publié, tout article est préalablement soumis au logiciel anti-plagiat. A cet effet, aucun article ne peut être publié si son taux de plagiat est supérieur à 20%.

Les publications de la revue Tíúǵá sont conformes aux dispositions du CAMES en la matière, notamment les normes éditoriales adoptées à Bamako en 2016.

Kara, le 13 septembre 2024

Professeur Laré KANTCHOA,

Directeur scientifique de la revue
Tíúǵá

Contacts : (+228) 90007145

e-mail : lkantchoa@yahoo.fr

Administration de la revue

Comité de rédaction

Directeur scientifique : Pr Laré KANTCHOA

(+228) 90007145

Directeur de publication : Dr Komi KPATCHA (Maître de Conférences)

(+228) 90271980

Rédacteur en Chef : Dr Mimboabe BAKPA (Maître de Conférences)

(+228) 90994849

Secrétariat

Dr Essobozouwè AWIZOBA ((+228) 92181969)

Dr Assolissim HALOUBIYOU

Dr Yao TCHENDO

Dr Djahéma GAWA ((+228) 90122337) / 99438983

M. Essoron AGNALA (secrétaire principal de la FLESH)

Comité de gestion

Pr Padabô KADOUZA, Doyen de la FLESH, université de Kara

Dr Balaïbaou KASSAN (Maître de Conférences), Directrice du Laboratoire

Dr Kemealo ADOKI (Maître-Assistante), Rapporteur du Laboratoire

Dr Tchilabalo ADI (Maître de Conférences), membre du Laboratoire

Dr Mawaya TAKAO (Maître de Conférences), membre du laboratoire

Dr Bawa KAMMANPOAL (Maître de Conférences), membre du Laboratoire

Mme Maguema BILAO, comptable de la FLESH

Comité scientifique et de lecture

Kossi Antoine AFELI, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Komla Messan NUBUKPO, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Kokou Essodina PERE-KEWEZIMA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Alou KEITA, Professeur titulaire, Université de Ouagadougou ;

Bernard KABORE, Professeur titulaire, Université de Ouagadougou ;

Laré KANTCHOA, Professeur titulaire, Université de Kara, Togo

Coffi SAMBIENI, Professeur titulaire, Université d'Abomey-Calavi ;

Akayaou Méterwa OURSO, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Komlan E. ESSIZEWA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Minlpe M. GANGUE, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Améyo S. AWUKU, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;

Léa Marie-Laurence N'GORAN, Professeure Titulaire, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;

Tchaa PALI, Professeur Titulaire, Université de Kara, Togo ;

Gratien Gualbert ATINDOGE, Professeur Titulaire, Université de Buea, Cameroun ;

Abou NAPON, Professeur titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso ;
Boussanlègue TCHABLE, Professeur Titulaire, Université de Kara, Togo ;
Larry AMIN, Professeur Titulaire, Université de Kara, Togo ;
Gregory SIMIRE, Professeur titulaire, Université de Lagos, Nigéria ;
Ataféi PEWISSI, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Kodjo AFAGLA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Musanji N'GALASSO-MWATHA, Professeur titulaire, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3 ;
Akoété AMOUZOU, Professeur titulaire, Université de Kara, Togo ;
Flavien GBETO, Professeur titulaire, Université d'Abomey-Calavi, Bénin ;
Martin GBENOUGAN, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Charles Atiyihwe AWESSO, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Bernard KABORE, Professeur titulaire, Université de Koudougou, Burkina Fasso ;
Koutchoukalo TCHASSIM, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Kossi TITRIKOU, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Didier AMELA, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Kouméalo ANATE, Professeur titulaire, Université de Lomé, Togo ;
Balaïbaou KASSAN, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Komi KPATCHA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Mimboabe BAKPA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Palakyém MOUZOU, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Bawa KAMMANPOAL, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Baguissoga SATRA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Yentouglo MOUTORE, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Essohouna TANANG, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Tchilabalo ADI, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kodjo Biava KLUTSE, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Panaewazibiou DADJA-TIOU, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kpatcha Essobozou AWESSO, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kokou AZAMEDE, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Koffi M. L. MOLLEY, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Charles Dossou LIGAN, Maître de conférences, Université d'Abomey-Calavi, Bénin ;
Idrissou ZIME YERIMA, Maître de conférences, Université d'Abomey-Calavi, Bénin ;
Gbandi ADOUNA, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo ;
Mawaya TAKAO, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Essobozouwè AWIZOBA, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Essotorom TCHAO, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Assolissim HALOUBIYOU, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Kemealo ADOKI, Maître de conférences, Université de Kara, Togo ;
Gnabana PIDABI, Maître de conférences, Université de Lomé, Togo.

Normes rédactionnelles de la revue Tíúǵá

La revue Tíúǵá reçoit pour publication des contributions originales envoyées en version Word à l'adresse : tiingalald@gmail.com

Informations sur le ou (les) contributeur(s) (à la première page (en haut et centré)) :

NOM et prénom(s) de l'auteur ou des auteurs (le nom est en lettres capitales)

Institution d'appartenance (Université, Grande, Ecole, Institut, etc.)

Contact téléphonique :

E-mail :

Présentation des contributions

Volume : La taille du manuscrit est comprise entre 5000 et 8000 mots. **Format :** papier A4, **Police :** Times New Roman, **Taille :** 12, **Interligne** 1 pour les citations en retrait et 1,15 pour le reste du texte.

Les soulignement et mise en gras de quelque caractère que ce soit, dans le texte, ne sont pas acceptés.

Structure de l'article

La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, résumé en français, mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du sujet, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), développement articulé, conclusion, bibliographie.

Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : titre, prénom et nom de l'auteur, institution d'attache, adresse électronique, résumé en français, mots clés, Abstract, Key words, introduction, méthodologie, résultats et discussion, conclusion, bibliographie.

Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2 ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

(Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ;

Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

N.B. : Lorsqu'une citation provient d'une source Internet dont l'auteur est connu, le principe de présentation des sources dans le texte s'applique, à la différence qu'il n'y a pas d'indication de page. Lorsqu'il n'y a pas d'auteur, cette source se place en bas de page.

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : Nom et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2nde éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur.

Tableaux, schémas et illustrations

Pour les textes contenant les tableaux, il est demandé aux auteurs de les numéroté en chiffres romains selon l'ordre de leur apparition dans le texte. Chaque tableau devra comporter un titre précis et une source propre. Par contre, les schémas et illustrations devront être numérotés en chiffres arabes et dans l'ordre d'apparition dans le texte.

La largeur des tableaux intégrés au travail doit être 10 cm maximum, format A4, orientation portrait.

Références bibliographiques

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

AWIZOBA Essobozouwè, 2019, « Fonctionnement du nom d'emprunt dans le système classificatoire du kabiyè, *Lɔɲgbou : revue des langues, lettres et sciences de l'Homme et de la société*, n° 008, pp. 97-110.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

GLEM-POIDI Honorine Massanvi et KANTCHOA Laré, 2012, *Les langues du Togo : état de la recherche et perspectives*, Paris : l'Harmattan.

Sources internet avec auteur(s)

Pour les sources internet ou électroniques, les mêmes dispositions relatives à une source bibliographique s'appliquent, à la différence qu'il faut y ajouter le site web, le jour, le mois, et l'année de consultation entre parenthèses, à la fin.

Exemple :

TCHAGBALÉ Zakari et KRA Kouakou Appoh Enoc, 2015, « Le koulango, une langue gur à deux genres », Corela (en ligne), consulté le 10 juin 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/corela/4141>

DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.4141>

Sources internet sans auteur

Une source internet sans auteur se présente comme suit :

« Titre du document » entre guillemets, année de parution, site web, date de consultation entre parenthèses.

Exemple :

« Was ist Kultur? Einführung und Denkanstöße », 2018,
file:///C:/Users/hp/Documents/DOSSIER%20ARTICLES/DOSSIER%208_Interkulturalität_Grenzen/Was_ist_Kultur (23.01.2018).

Remarques :

En cas d'une publication réalisée par deux auteurs, leurs noms sont séparés par la conjonction de coordination « et ». Lorsqu'il y a plus de trois (3) auteurs, il est souhaitable de ne mentionner que le nom du premier auteur apparaissant sur le document suivi de la mention « *et al.* ».

Seules les références des documents cités dans le texte apparaissent, par ordre alphabétique du nom de famille du premier auteur (s'il y en a plusieurs) dans la bibliographie, à la fin de la contribution.

SOMMAIRE :

LINGUISTIQUE ET SCIENCES DE L'EDUCATION	1
La cartographie linguistique dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré : analyse de l'appropriation de l'espace urbain par les communautés linguistiques	3
Bangré Yamba PITROIPA	3
&	3
Oumar LINGANI	3
&	3
Tilado Marie Faustine Wend-Kuuni OUBDA	3
Transformation des pratiques d'apprentissage des étudiants maliens à l'ère du numérique : Cas de l'Université Yambo Ouologuem de Bamako (UYOB)	17
Transformation of Malian students' learning practices in the digital age : A case study of Yambo Ouologuem University of Bamako (UYOB)	17
Natié COULIBALY,	17
&	17
Sidy Bekaye KONATÉ,	17
&	17
Drissa DIARRA,	17
LITTERATURE	30
Les défis de la réception interculturelle du roman africain francophone et les mutations contemporaines.....	31
Tchasse AKPAOU	31
&	31
Martin Dossou GBENOUGA	31
Enjeux des savoirs endogènes et du développement durable dans <i>L'Arbre fétiche</i> de Jean Pliya et <i>Les Hommes se cachent pour pleurer</i> de Ferdinand Farara	43
Nani WANDA	43
&	43
Koffi Messan Litinmé MOLLEY	43
Les enjeux de l'altérité dans <i>Ceux qui m'accompagnent au large</i> d'Anas Atakora	61
Wiyao Richard AKASSIBOU	61
&	61
Yao TCHENDO (MA)	61
Entre enfermement et surexposition : poétique d'un espace contraignant dans <i>L'Étranger</i> d'Albert Camus	77

Tchilalo Essosolem YORA..... 77

La syntaxe de la digression : les parenthèses dans La Danse du Vilain de Fiston Mwanza Mujila 91

TCHAO Essotorom,..... 91

& 91

WALLA Kome 91

**LINGUISTIQUE ET SCIENCES
DE L'ÉDUCATION**

La cartographie linguistique dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré : analyse de l'appropriation de l'espace urbain par les communautés linguistiques.

Bangré Yamba PITROIPA

Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)

Pitby2003@yahoo.fr

&

Oumar LINGANI

Centre National de la Recherche Scientifique et Technologique (Burkina Faso)

olingani@yahoo.fr

&

Tilado Marie Faustine Wend-Kuuni OUBDA

Université Norbert ZONGO (Burkina Faso)

Oubdatiladomariefaustinewendku@gmail.com

Résumé

Cet article analyse la cartographie linguistique dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré, en mettant l'accent sur l'appropriation de l'espace urbain par les communautés linguistiques. En effet, l'espace urbain n'est pas neutre, il est socialement construit et marqué par des rapports de pouvoir, des identités et des dynamiques historiques. Cette recherche s'inscrit dans le champ de la sociolinguistique urbaine. C'est ainsi qu'en guise de question principale nous nous sommes demandés : Comment se présente l'appropriation de l'espace dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré ? L'objectif général est d'analyser l'appropriation de l'espace dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré. Comme hypothèse principale, nous pensons que la cartographie linguistique des villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré approprie à chaque communauté un espace défini. À partir d'une méthodologie mixte combinant des enquêtes quantitatives et qualitatives auprès de 241 informateurs, la recherche examine la délimitation des localités, l'histoire et la signification des espaces et les relations entre communautés et territoires.

Mots clés : Cartographie linguistique, sociolinguistique urbaine, appropriation de l'espace, communautés linguistiques, dynamique urbaine

Abstract

This article analyzes linguistic mapping in the cities of Tenkodogo, Garango, and Zabré, with a focus on how linguistic communities appropriate urban space. Indeed, urban space is not neutral; it is socially constructed and shaped by power relations, identities, and historical dynamics. This research falls within the field of urban sociolinguistics. Accordingly, our main research question is: How is space appropriated in the cities of Tenkodogo, Garango, and Zabré? The general objective is to analyze the appropriation of space in the cities of Tenkodogo and Garango. As a main hypothesis, we argue that the linguistic mapping of the cities of Tenkodogo, Garango, and Zabré assigns a defined space to each community. Using a mixed methodology that combines quantitative and qualitative surveys conducted with 241 informants, the study examines the delimitation

of localities, the history and meaning of spaces, and the relationships between communities and territories.

Keywords: Linguistic mapping, urban sociolinguistics, spatial appropriation, linguistic communities, urban dynamics

Introduction

La présente recherche s'intéresse à la cartographie linguistique des villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré. Ces villes, nos terrains d'étude présentent un panorama de communautés linguistiques réparties dans leurs espaces. Cette expression « cartographie linguistique » est beaucoup plus utilisée en géographie que dans les autres domaines. En sociolinguistique, cette question d'appropriation de l'espace est incontournable surtout en sociolinguistique urbaine. Autrement dit, « l'appropriation de l'espace » non seulement peut mais doit nécessairement se trouver sur le chemin de tout chercheur qui s'interroge sur ce que l'on appelle généralement les rapports espaces/sociétés, et que nous préférons appeler la dimension spatiale des sociétés. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de nous pencher sur la cartographie linguistique de ses villes multilingues. À cet effet, la grande partie des travaux en sociolinguistique urbaine porte généralement sur les pratiques langagières en milieu urbain. En réalité, au vu et au su de l'introduction du caractère spatial dans le domaine de la sociolinguistique, son côté variable, donc dépendent d'autres paramètres ont prouvé son importance. De plus, « l'entrée par l'appropriation invite à ne jamais perdre de vue sur les inégalités sociales et rapports de force ou de pouvoir qui traversent toute société, et plus encore à les mettre en relation, à les appréhender dans leurs dynamiques » (F. Ripoll & V. Veschambre, 2005, p.7) en rapport à la langue. Par ailleurs, nos terrains d'investigation sont les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré, terrains qui n'ont pas trop fourni en analyse sociolinguistique plus précisément sur la cartographie linguistique à part quelques travaux çà et là dont nous ne sommes pas capables de rendre totalement compte. La cartographie linguistique prend de l'ampleur avec la croissance des villes, des déplacements accrus des populations pourtant elle est très peu considérée dans les recherches scientifiques. Cette situation suscite en nous de nombreuses interrogations. La question principale est la suivante : Comment se présente l'appropriation de l'espace dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré ? Cette question principale découle des questions spécifiques qui sont : comment s'effectue la délimitation de leurs localités ? Quelles sont l'histoire et la signification des espaces occupés dans ces villes ? Quel rapport entretiennent les communautés à leurs espaces d'occupation ?

Pour répondre à ces interrogations, des hypothèses ont été formulées. Comme hypothèse principale, nous pensons que la cartographie linguistique des villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré approprie à chaque communauté un espace défini. Les hypothèses spécifiques notent que : Les localités de ces villes sont délimitées d'un quartier à l'autre ou de secteur à l'autre ; les espaces occupés dans ces villes sont porteurs d'une mémoire collective qui reflète l'histoire d'installation, les conflits et les alliances entre

communautés ; les communautés entretiennent de rapport d'appropriation identitaire à l'espace occupé.

L'objectif principal de cette étude est d'analyser l'appropriation de l'espace dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré. Les objectifs spécifiques visent à déterminer les limites des localités dans ces villes étudiées, à présenter l'histoire de l'occupation des espaces urbains et d'évaluer le rapport des communautés à leurs espaces d'occupation.

Au niveau du cadre théorique, notre étude fait référence à la sociolinguistique plus précisément celle urbaine. Issu du latin « *urbs* » ou « *urbis* », qui signifie « ville », le concept « urbain » est donc, un adjectif français utilisé tantôt pour indiquer ce qui est en relation à la ville, tantôt pour qualifier une morphologie qui s'oppose à « cité » ou « rural ». Max Derruau et Pierre Georges définissent la ville en ces termes cité par L. Labridy (2009, p.29). Pour Max Derruau, « la ville est une agglomération importante, aménagée pour une vie collective, [...] et dont une partie notable de la population vit d'une activité non-agricole » (1969, p. 465). Et celle de Pierre Georges, la ville est un « groupement de populations agglomérées, défini par un effectif de population et par une forme d'organisation économique et sociale » (1984 : art. « ville »). Le champ d'étude de la sociolinguistique urbaine se concentre sur trois axes distincts. Elle se base sur l'étude de discours qui a pour objectif de marquer l'occupation et l'appropriation de l'espace par des groupes sociaux, comme les discours épilinguistiques. C'est l'étude de la relation entre discours, espace et société. Cette discipline s'attache à étudier l'image de la marque sociale du discours, tout en décrivant les spécificités de l'espace urbanisé pour trouver le phénomène langagier étudié. Elle vise également à étudier la double relation qui existe entre le discours et l'espace. C'est-à-dire, elle vise à saisir d'une part le rôle de l'espace dans le changement des comportements, et d'autre part, la fonction de ce discours sur l'espace social. Ainsi, J. L. Calvet (2005, p.40), répartit aussi cette discipline en trois grands courants :

-le premier concerne l'étude des langues en ville, les effets de l'urbanisation sur les langues « in vivo » (emprunts, apparition de langues véhiculaires, etc.) et ce en travaillant sur les villes plurilingues. Nous citons en guise d'exemple son étude faite sur la ville d'Alexandrie en 2004 où il s'intéresse à la gestion du plurilinguisme.

-le second courant concerne la ville définie par l'appropriation des lieux à travers la langue avec une partie de l'analyse du discours et ce en relation avec la géographie sociale. La ville est définie donc par « sa mise en mots », approche développée par Thierry Bulot. Cette dernière repose sur l'idée que « l'espace n'est pas une donnée, mais une construction sociale, que l'action humaine a une dimension spatiale, et que les discours sur la ville modifient la perception du réel urbain, qu'ils finissent par devenir la ville. » (T. BULOT, 2002, p.10).

-le troisième courant concerne la ville considérée comme productrice lexicale. Autrement dit, les études portées sur ce domaine concernent par exemple le langage des jeunes dans les cités, les banlieues. Elles concernent aussi les rapports entre les phénomènes langagiers et les problèmes d'intégration

comme le Verlan en France. Par ailleurs, les spécialistes du domaine n'ont pas tardé à élaborer des modèles et des théories afin de mettre en relief les spécificités de cette nouvelle approche et de la mettre sur pieds.

Notre travail se situe en partie dans le second courant, qui s'occupe notamment de l'appropriation des espaces à travers la langue.

1. Méthodologie de recherche

Du point de vue de la méthode de collecte de données, l'étude s'est déroulée dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré. La population désigne l'ensemble de sujets ayant un statut et/ou une qualité définie. Elle est constituée de chefs coutumiers, de ménages, de commerçantes/commerçants, des élèves/étudiants/fonctionnaires, de confessions religieuses, des acteurs de la presse et de propriétaires d'enseignes publicitaires de ses villes. Nous faisons usage de plusieurs techniques et instruments de collecte des données liées aux méthodes qualitatives et quantitatives. À cet effet, de questionnaires et de guides d'entretiens adressés aux informateurs ont été élaborés. Nos questionnaires sont à la fois structurés et non structurés car nous avons posé des questions fermées suivies de « pourquoi ». Également, nous avons opté pour l'entretien semi-directif, aussi appelé interactif ou centré. La nature des informations recueillies sur le terrain et les exigences des informateurs, nous ont instruite à procéder à leur anonymat. De façon spécifique, les codes attribués aux informateurs vont de CCT1 à CCT4 pour les chefs coutumiers de Tenkodogo, MT1 à MT7 pour les ménages de Tenkodogo, FEET1 à FEET43 pour les fonctionnaires/élèves/étudiants de Tenkodogo, CT1 à CT20 pour les commerçantes/commerçants de Tenkodogo, CRT1 à CRT3 pour les confessions religieuses de Tenkodogo, APT1 à APT2 pour les acteurs de la presse de Tenkodogo et PET1 à PET10 pour les propriétaires d'enseignes de Tenkodogo ; de CCG1 à CCG7 pour les chefs coutumiers de Garango, MG1 à MG10 pour les ménages, FEEG1 à FEEG33 pour les fonctionnaires/élèves/étudiants, CG1 à CG16 pour les commerçantes/commerçants, CRG1 à CRG4 pour les confessions religieuses, APG1 à APG3 pour les acteurs de la presse et PEG1 à PEG8 pour les propriétaires d'enseignes de Garango et de CCZ1 à CCZ4 pour les chefs coutumiers de Zabré, MZ1 à MZ6 pour les ménages, FEEZ1 à FEEZ26 pour les fonctionnaires/élèves/étudiants, CZ1 à CZ16 pour les commerçantes/commerçants, CRZ1 à CRZ6 pour les confessions religieuses, APZ1 à APZ2 pour les acteurs de la presse et PEZ1 à PEZ10 pour les propriétaires d'enseignes de Zabré.

Pour ce faire, nos recherches, nous ont conduit à analyser les réponses de deux-cent quarante un (241) informateurs, de différents âges et professions et fonctions, femmes et hommes qui habitent dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré pour obtenir le maximum d'informations et de représentations et pouvoir arriver au point culminant des différentes visions et aussi pour assurer la comparabilité des réponses. Notre enquête de terrain a pris à peu près deux mois, du 18 février au 09 avril 2025. Parfois, face à la

réticence de certains informateurs et l'insatisfaction des réponses nous avons dû replier sur certaines villes pour l'administration des questionnaires et guides d'entretiens.

2. Présentation et analyse des résultats

Pour mener à bien notre recherche scientifique, il importe de restituer avec fidélité les informations collectées, condition essentielle de la validité et de la qualité des résultats. À cet effet, les données analysées reposent principalement sur les questionnaires et les entretiens réalisés auprès des différents informateurs.

2-1- La délimitation des localités dans les villes étudiées

Dans une perspective sociologique, Y. GRAFMEYER (1994, p.27) considère le quartier comme pouvant :

être constitué en unité d'observation où s'imbriquent diverses populations et où se combinent de multiples processus. [...] on peut aussi s'attacher à identifier des unités jugées suffisamment représentatives pour que l'étude de la partie vaille dans une large mesure pour l'étude de la totalité », cité par T.M.F.W. OUBDA (2023, p.52).

Cette approche met en évidence la pertinence du quartier comme échelle d'analyse des dynamiques sociales et territoriales.

Dans cette continuité, T.M.F.W. Oubda (2023, p.52) souligne que le quartier constitue un espace représentatif qui comprend des images relatives à la population et devenir le support de la cristallisation des identités individuelles et collectives. Dès lors, chaque quartier se définit par les limites spécifiques qui le distinguent des autres entités spatiales. Par ailleurs, en tant que détenteurs des traditions et des coutumes locales, généralement autochtones disposent d'une connaissance des limites territoriales de leur espace d'occupation. Les entretiens menés confirment cette maîtrise. L'ensemble des chefs interrogés est en mesure de décrire avec précision les frontières de leur quartier.

Ainsi, selon CCT1, « *notre quartier s'est limité avec celui de Dabouilla* », tandis que CCT2 précise qu'il est bordé par « *les secteurs 3,4 et 6* ». De même CCT3 indique « *ma zone est limitée par les secteurs 4 et 5 ainsi que par les quartiers de Dabouilla, Silminaabin, Rosindin et Nagyambdé* ». CCT4 évoque pour sa part « *une limite avec kelgin, pesré* » alors que CCT5 mentionne « *les quartiers de pékin, baongnooré, nakomnaabin, ranpornaabin, wéonaabin* ».

Les témoignages recueillis auprès d'un autre groupe d'informateurs précisément ceux de la ville de Garango confirment avec précision dans la connaissance territoriale. CCG1 situe les limites de son quartier au niveau de « *Kayo, Zanga, Pousga* », CCG2 évoque des frontières avec *Kayo, Bougla, Nguéle et Natenga*. Pour CCG4, le quartier est délimité « *à l'ouest par Saounoukou, à l'est par Kayo et au sud par Gargou* », tandis que CCG5

mentionne « *Bougoula à l'est, Garango Natenga au sud, Poussouga à l'ouest et Bougaré au nord* ».

Enfin dans le cas des secteurs urbains, CCZ1 indique que son secteur est limité par les secteurs 2 et 3. CCZ2 précise que « *le secteur 3 est limité au sud par le secteur 2 à l'est par le secteur 1, au nord par le secteur 4, à l'ouest par les amonts de culture* ». Un autre informateur, celui du secteur 3 souligne que « *ce secteur est limité par le secteur 1, Guiaraga et le secteur 7* » tandis que le secteur 7 est délimité par les secteurs 5 et 6 ainsi que par Zougma ».

L'ensemble des informations recueillies met ainsi en évidence l'ancienneté de l'implantation des quartiers ainsi que la clarté des limites géographiques qui les structurent. En effet, loin de toute ambiguïté, ces frontières sont connues, reconnues et transmises par les autorités coutumières, ce qui confère une forte légitimité aux découpages territoriaux observés.

2.2. L'histoire et la signification des espaces d'occupation

Dans le cadre de cette analyse, nous avons accordé une attention particulière aux notables coutumiers en raison de leur statut de dépositaires de la tradition. En effet, ces derniers détiennent un capital de connaissances essentiel relatif à l'histoire du peuplement ainsi qu'aux significations socioculturelles des quartiers qu'ils administrent. Cette position privilégiée justifie le recours à leurs témoignages afin de recueillir des informations fiables et pertinentes.

À cet effet, la question suivante leur a été adressée : « Connaissez-vous l'histoire du peuplement de votre zone ? Racontez-nous là ! ». Les résultats montrent que 62,5% affirment connaître cette histoire, contre 37,5% qui déclarent l'ignorer. Pour ceux qui en ont connaissance, les récits recueillis présentent une richesse explicative des notables.

Ainsi, selon CCT4, l'origine du quartier remonte à une reconnaissance royale envers leurs ancêtres, qui, en récompense de leur loyauté, se virent attribuer une portion de terre où il s'exprime en termes : « *depuis nos ancêtres, nos grands-parents collaboraient avec le roi, le roi étant fier d'eux et par acte de reconnaissance, le roi a dû chercher une portion de terre pour ces derniers. Il leur ordonna d'aller choisir le lieu qu'ils veulent. Les grands parents sont allés trouver un lieu plein d'arbres et d'arbustes et ils se sont dit qu'ils vont habiter ici, là où les arbres sont beaucoup (krimmm), c'est pour cela on appelle ici « kiri »* ».

Pour sa part, CCT1 met en avant une dynamique d'expansion territoriale volontaire, où la chefferie s'inscrit dans une logique d'accueil et d'extension du peuplement. Il affirme ceci : « *c'est moi-même je suis allé demander la chefferie. Toute la grande portion de l'ouest m'appartient. Tout étranger qui mettra pied sur ce lieu je dois être informé. C'est l'élargissement du territoire et son peuplement qui me préoccupe. C'est pour cela on dit « wayalgin » pour dire « venez élargir »* ».

De son côté, CCT3 rattache l'origine du quartier à une rivalité politique consécutive à l'intronisation du premier roi de Tenkodogo : *« après l'intronisation du premier roi de Tenkodogo, son concurrent qui n'a pas eu la chefferie a ordonné ses alliés de chercher un lieu aussi s'habiter parce que ce lieu est nakomsé qui veut dire qu'on n'a pas eu la chefferie, c'est pour cela on appelle « nakomnaabin »*. Ainsi, le terme « Nakomnaabin » renverrait à une situation de marginalisation liée à la non-accession à la chefferie.

Enfin, CCT5 évoque une installation marquée par une forme de transgression initiale : *« ce quartier est fondé par le roi de Ouéguédo, nous sommes les étrangers mais nous avons fait la sourd-oreille pour s'installer ici dans ce quartier dont le nom « Toudmzougou »*.

Dans la ville de Garango, les récits recueillis s'inscrivent également dans des logiques explicatives variées. CCG1 associe le nom « *Bougoula* » à la douceur du cadre de vie ayant favorisé l'installation des populations venues d'ailleurs. CCG2 propose une double interprétation de « *Bangoula* » renvoyant à la fois à une indifférence dans la gestion de la cité et à des caractéristiques économiques et géographiques notamment liées au marché local et à la nature argileuse du sol. Il affirme également : *« ce nom vient du marché Bango, c'est une cité d'hospitalité, c'est une terre argileuse Bangola »*.

Par ailleurs, CCG4 inscrit l'histoire du conflictuel, celui de la traite des esclaves. Il relate ainsi, *« L'histoire remonte à une époque dénommée « la chasse aux esclaves » ou une période que les bisa se remémore « yarbare guta » (la grande guerre). Cette période, ce quartier était un comptoir des femmes et des filles des villages vaincus »*.

En revanche, certains enquêtés, à l'instar de CCG3, reconnaissant leur méconnaissance de l'histoire de leur quartier, se limitant à constater une transmission passive de l'appellation sans en maîtriser l'origine. Il s'exprime en ces termes *« Je ne sais pas pourquoi ils ont nommé la quartier Karpogo, je suis né trouver mes parents sur le lieu qu'on l'appelle Karpogo »*.

L'ensemble de ces résultats met en évidence le caractère majoritairement héréditaire des chefferies de quartier dans les villes étudiées. Cette réalité implique que l'accession au pouvoir ne dépend pas nécessairement de la maîtrise des savoirs traditionnels, mais s'inscrit plutôt dans une logique de succession familiale, où le fils hérite de l'autorité à la suite du décès du père.

2.3. Le rapport des communautés à des espaces occupés

Le rapport qu'entretiennent les communautés avec les espaces qu'elles occupent s'inscrit dans une dynamique à la fois sociale, culturelle et identitaire. Comme le souligne T.M.F.W. Oubda (2023, p. 54) :

la langue permet au locuteur d'assumer pleinement son identité, qu'elle soit individuelle ou collective, elle lui assure sa différence par rapport à ceux qui parlent d'autres langues et qu'elle spécifie son appartenance et sa sociabilité (accents, idiolectes, particularités sociales de langage).

Ainsi, la langue apparaît comme un vecteur essentiel d'identification et de différenciation au sein des espaces urbains.

Dans chaque quartier, la coexistence entre autochtones et populations allogènes constitue une réalité sociale structurante. L'enquête menée auprès des chefs coutumiers vise précisément à appréhender ce rapport des communautés à leurs espaces de gouvernance. À cet égard, A. Tabouret-Keller (2002, p.158) affirme que la langue constitue « le lien privilégié de la construction identitaire, car elle permet de catégoriser un individu comme membre d'un groupe ». Les réponses recueillies auprès des autorités coutumières confirment cette articulation étroite entre identité ethnique, langue et ancrage spatial.

Les chefs coutumiers interrogés ont unanimement identifié les ethnies originaires de leurs quartiers respectifs. Ainsi, les patronymes tels que « *BALIMA, SORGHO, OUBDA, MINOUNGOU, KERE, ZABSONRE, BAMBARA, NOMBRE, ZARE, SARE, GAMPENE, ZINSONI, KOUMA, BOUSSIM, YABRE, INSONI* » renvoient à des groupes autochtones historiquement enracinés dans ces espaces. Par contraste, les populations dites étrangères présentent une plus grande diversité ethnique, à l'image des groupes « *ZOUGMORE, THIOMBIANO, LY, DABIRE ; DIAO* ». Cette distinction entre autochtones et allogènes met en évidence une structuration sociale de l'espace fondée sur l'antériorité d'occupation d'appartenance ethnolinguistique. À ce propos, FEET36 souligne que : « *la plupart des habitants du quartier sont des autochtones d'origines moagha et bisa* », confirmant la prégnance de ces identités dans l'organisation spatiale dans les villes étudiées.

Au-delà de sa dimension fonctionnelle, l'espace urbain devient un véritable marqueur d'appartenance. Il constitue à la fois un support de cohésion sociale et un vecteur de reproduction culturelle. Toutefois ; la ville se caractérise également par son caractère cosmopolite. Certains résidents y séjournent pour des raisons professionnelles, académiques et administratives, bien que la majorité demeure originaire des localités concernées. L'implantation des services publics, des établissements scolaires et universitaires contribue à structurer une cartographie linguistique spécifique, révélant des interactions complexes entre espaces de résidences et espaces d'activité.

Dans le domaine économique, notamment chez les commerçants, l'appropriation de l'espace obéit à des logiques pragmatiques. Pour certains, la langue du quartier ne constitue pas un obstacle à l'installation, comme en témoignent ces propos : CT12 « *je cherche la clientèle* », ou encore CZ6 « *là où on va gagner ma vie parce que quand je venais dans ce marché je ne comprenais pas bisa* ». Cependant, d'autres acteurs expriment des réserves évoquant des difficultés liées à la barrière linguistique : « *parce que ça sera compliqué de dialoguer avec les clients* » CT6 ou « *si tu ne veux pas qu'on te vole, il ne faut pas aller là où tu ne comprends pas leur langue* » CZ7. Ces divergences illustrent les tensions entre impératifs économiques et contraintes sociolinguistiques.

Par ailleurs, dans les quartiers d'origines, on observe une relative homogénéité ethnique dominée notamment par les groupes bisa ou moagha. En revanche, la population allogène

se caractérise par une pluralité ethnique plus marquée MG1 « *bisa* », MG6 « *moagha* », MG8 « *peulh* ». Malgré cette diversité, certaines localités, à l'instar de Tenkodogo ; de Garango et de Zabre demeurent fortement marqué par la prédominance de la langue des groupes autochtones, qui s'impose comme la langue de communication dominante.

Cette réalité se retrouve également dans les sphères institutionnelles et religieuses. Les services administratifs, les établissements scolaires ainsi que les lieux de cultes sont majoritairement implantés dans les quartiers dominants ethnique *bisa* ou *moagha*. De ce fait, les langues de ces groupes tendent à s'imposer dans les interactions quotidiennes, y compris parmi les populations allogènes, dont certaines finissent par les adopter. Comme le souligne CRZ3 : « *parce que les autochtones sont les bisa même la plupart des étrangers ont appris et parlent cette langue* ».

En définitive, l'usage linguistique apparaît étroitement lié à l'origine des individus ainsi qu'à leur inscription dans un espace donné, qu'il s'agisse du lieu de résidence ou du cadre professionnel. Chaque espace urbain revêt ainsi des enjeux spécifiques pour ces occupants, confirmant que l'organisation spatiale ne saurait être dissocié des dynamiques identitaires et sociolinguistiques qui la sous-tendent.

3. Discussion des résultats

L'espace, au-delà de son caractère physique, joue un rôle central dans la cartographie linguistique influençant d'une manière dont les langues sont parlées et perçues. Comme le souligne J. Baudrillard (1972, p.25), « l'espace est dit redondant parce qu'il peut être la limite d'un espace A, son point de frontière mais pour autant servir à déterminer un espace B ». Ainsi, les frontières spatiales participent à la construction et à la différenciation des territoires linguistiques.

Dans cette perspective, notre enquête de terrain menée dans les trois villes de la province du Boulgou, s'est appuyée sur une diversité d'acteurs sociaux. Cette approche plurielle a permis de prendre en compte le positionnement spatio-temporel des communautés linguistiques. Les éléments analysés incluent la délimitation des localités, l'histoire de leur occupation ainsi que la signification symbolique des espaces.

Dans la ville de Tenkodogo, subdivisée en six (06) secteurs, l'occupation spatiale trouve ses racines dans l'histoire des ancêtres. Les récits recueillis auprès des chefs coutumiers révèlent que l'installation est liée à des facteurs tels que la collaboration avec la chefferie, l'accueil des étrangers ou encore les conflits anciens. Malgré la présence des groupes ethniques dominants dans certains quartiers, la ville conserve un caractère cosmopolite. L'ethnie *moagha* y est largement majoritaire, bien que des zones spécifiques soient dominées par des *Bisas* ou les *Peulhs*. Par ailleurs, certains quartiers, notamment ceux du secteur n°6 concentrent une population étrangère, composée en grande partie de fonctionnaires, d'élèves et d'étudiants. Comme l'affirme T. Bulot (2002, p.100), « selon que l'on est de telle ou telle rive, le « quartier » ne renvoie ni à la même portion de l'espace ni au même lieu ; il peut signifier aussi bien « chez moi » que « chez d'autres ».

Les pratiques commerciales confirment également le rôle dynamique de la langue dans l'espace urbain. Le marché apparaît comme un lieu privilégié de convergence linguistique, où les langues coexistent et s'adaptent aux interactions économiques. Dans ce contexte, la langue devient un outil stratégique orienté vers la communication et le profit. A. Viaut (2010, p.32) rappelle à ce propos :

la langue accompagne les locuteurs dans leurs déplacements et si, parfois, ceux-ci finissent par l'abandonner au profit d'une autre, même dans ce cas, ce n'est pas toujours complètement. D'un autre côté, la langue, qui garde une dimension spatiale même très mouvante, doit aussi être associée à d'autres notions utiles à son appréhension.

Dans la ville de Garango, composée de sept secteurs, l'organisation spatiale présente des similitudes avec celle de Tenkodogo, tout en se distinguant par une forte homogénéité linguistique. En effet, la langue bisa domine largement l'ensemble du territoire, malgré la présence d'autres groupes. L'occupation spatiale, ancrée dans l'histoire est marquée par des événements fondateurs dont les significations sont inscrites dans la toponymie locale. Contrairement à Tenkodogo, il n'existe pas de quartier spécifiquement réservés aux populations étrangères, lesquelles s'intègrent dans les espaces bisaphones en raison de la centralité de cette langue dans la vie sociale, religieuse et éducative. Toutefois, dans le domaine commercial, la nécessité d'interagir avec une clientèle diversifiée conduit les acteurs économiques à adopter une attitude linguistique flexible, favorisant l'apprentissage et l'usage de plusieurs langues.

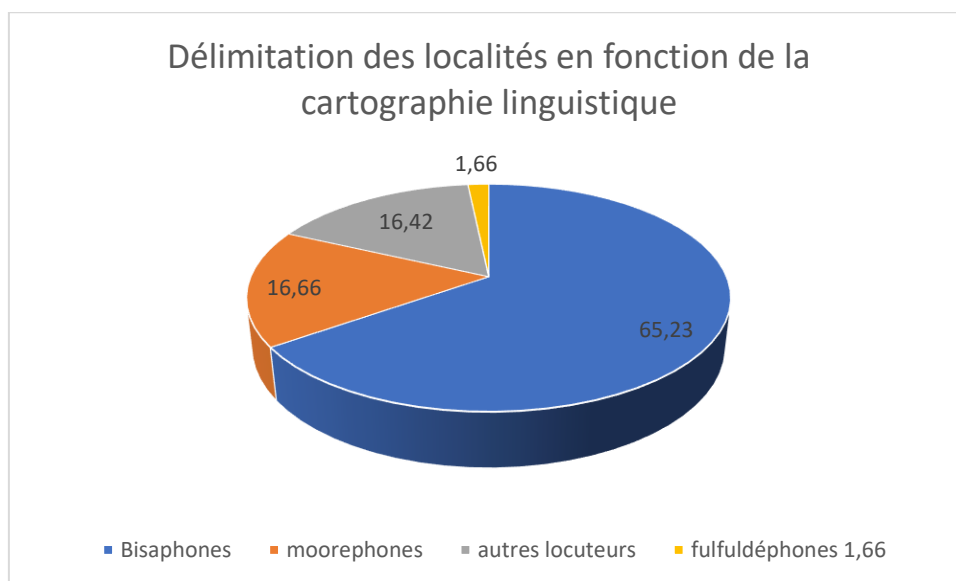
La ville de Zabré également subdivisée en sept (07) secteurs, présente une configuration particulière. Ici, les délégués de secteur, assimilés aux chefs coutumiers ne disposent pas toujours d'une connaissance approfondie de l'histoire de l'occupation spatiale. Cette situation s'explique notamment par leur mode de désignation, relevant d'avantage des structures administratives modernes que des autorités traditionnelles. Comme le souligne J.Y. Authier & al (2007) « le lieu où s'entrecroisent des pratiques de construction et de représentation de l'espace situées à différents niveaux ». À Zabré, la prédominance de la langue bisa est manifeste dans la majorité des secteurs, à l'exception du secteur n°5, caractérisé par une forte présence d'allochtones. Le marché, situé dans un secteur bisaphone, demeure néanmoins un espace de diversification linguistique où les enjeux économiques favorisent le recours à des langues dominantes telles que le moore et le français ainsi qu'à des pratiques comme l'interprétariat.

L'analyse comparative des trois villes met en évidence des dynamiques à la fois convergentes et différenciées. Dans les espaces moorephones, la pluralité linguistique coexiste avec la dominance d'une langue majoritaire dans chaque zone. En revanche, dans les espaces bisaphones, la langue d'origine exerce une influence structurante sur l'ensemble du territoire indépendamment de la présence d'autres groupes linguistiques.

Les résultats quantitatifs confirment ces observations. La totalité des enquêtes reconnaît l'existence de délimitations spatiales entre les quartiers et les secteurs. À Tenkodogo, la répartition fait apparaître une prédominance moorephone 50%, suivie d'autres locuteurs

d'autres langues 35%, des bisaphones 10%, et des fulfuldéphones 5%. À Garango, la dominance du bisa est quasi exclusive. À Zabré, 85,71% des secteurs sont des secteurs à concentration bisaphone contre 14,28% pour des autres langues. En général, la délimitation des localités de la province du Boulgou suivant la cartographie linguistique de nos zones enquêtes nous admettons 65,23% de localités bisaphones, 16,66% moorephones, 1,66% fulfuldéphones et 16,42% d'autres locuteurs matérialisés comme suit :

Graphique 1: Délimitation des localités

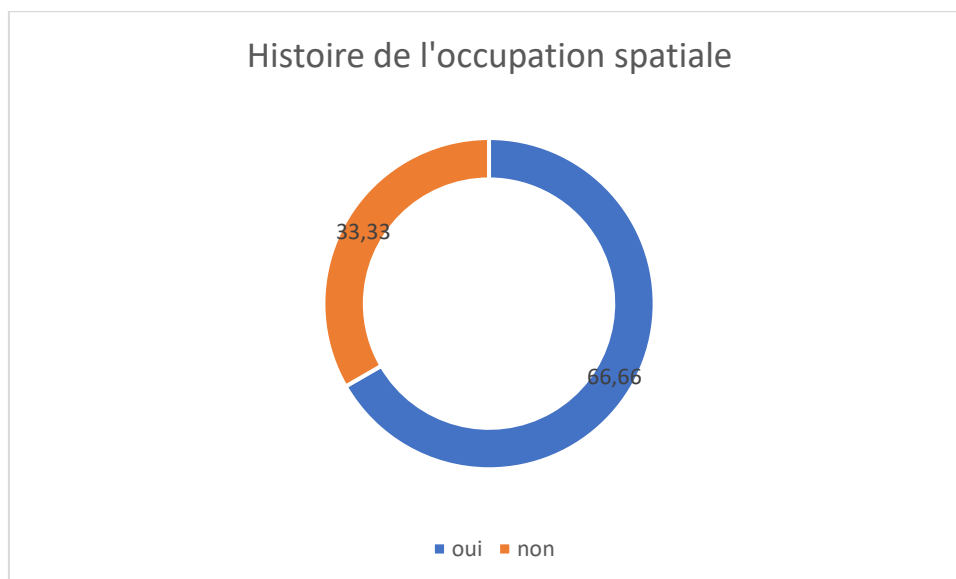


Source : enquête de terrain 2025

L'analyse de l'histoire de l'occupation spatiale révèle que 66,66% des localités étudiées trouvent leur origine dans des dynamiques anciennes, profondément enracinées dans la mémoire collective. Les données recueillies mettent en évidence plusieurs facteurs explicatifs de cette occupation. Dans certains cas, l'attribution des terres résulte d'une collaboration étroite avec l'autorité royale, laquelle se traduisait par l'octroi de portions territoriales en guise de reconnaissance. Dans d'autres situations, des conflits intercommunautaires ont conduit des groupes vaincus à se replier sur de nouveaux espaces, participant ainsi à la recomposition du territoire. Par ailleurs, certains quartiers tirent leur origine de contextes historiques spécifiques, notamment lié à la période des guerres esclavagistes, où ils servaient de lieux de regroupement pour les femmes et les filles issues des villages conquis. À l'inverse 33,33% des localités présentent une absence de connaissance relative à leur histoire d'occupation. Cette méconnaissance s'explique par plusieurs facteurs, notamment le mode de désignation des responsables locaux, désormais assuré par les instances municipales plutôt que par les autorités traditionnelles. À cela s'ajoutent l'érosion progressive des savoirs coutumiers, l'affaiblissement du rôle des sages ainsi que l'influence croissante de la modernité, qui tend à supplanter les

mécanismes traditionnels de transmission de la mémoire collective. Ces résultats sont synthétisés dans le graphique relatif à l'histoire de l'occupation spatiale.

Graphique 2 : Histoire de l'occupation spatiale



Source : enquête de terrain 2025

L'étude de la signification des espaces occupés met en évidence une tendance similaire. En effet, 66,66% des localités possèdent des significations précises, révélatrices de leur histoire, de leurs valeurs ou des représentations sociales qui leur sont associées, contre 33,33% qui en sont dépourvues. Les toponymes analysés traduisent ainsi des réalités socioculturelles diverses. À titre illustratif, Bangoula renvoie à l'idée d'indifférence dans la gestion de la cité avec ses composantes, Bougoula évoque la douceur, tandis que Toudmzougou signifie (sourd-oreille). De même Nakomnaabin traduit l'absence d'accès à la chefferie, Kiri ou Krimmm désigne un espace caractérisé par une forte densité arborée, et Wayalgin exprime une invitation à l'élargissement ou à l'expansion. Ces dénominations témoignent du rôle fondamental de la langue dans la construction symbolique de l'espace.

En outre, les résultats montrent que les communautés entretiennent des liens étroits avec les espaces qu'elles occupent. Ces liens s'articulent à la fois autour de l'identité collective et de la recherche de meilleures conditions de vie, traduisant ainsi une dynamique d'appropriation à la fois symbolique et fonctionnelle de l'espace.

En définitive, l'analyse conjointe de la délimitation des localités, de l'histoire de leur occupation, de la signification des espaces ainsi que du rapport des communautés à leur territoire permet de valider l'hypothèse générale de cette étude. Celle-ci postule que la cartographie linguistique des villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré contribue à

assigner à chaque communauté un espace spécifique, tout en structurant les interactions sociales, culturelles et économiques qui s'y déploient.

Conclusion

L'analyse de la cartographie linguistique dans les villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré met en évidence une organisation spatiale marquée par les appartenances communautaires. L'hypothèse générale selon laquelle la cartographie linguistique des villes de Tenkodogo, de Garango et de Zabré approprie à chaque communauté un espace défini est complètement confirmé. En effet l'étude révèle que ces localités sont structurées en quartier relativement distincts où la prédominance d'une langue traduit l'installation historique et des logiques sociales de regroupement. Par ailleurs ces espaces ne sont pas de simples cadres géographiques, ils constituent de véritables lieux de mémoire. Les toponymes, les modes d'occupation et les pratiques sociales témoignent de trajectoires historiques faites de migrations, d'alliances et parfois de conflits entre communautés. Ainsi, la cartographie linguistique apparaît comme un outil pertinent pour lire l'histoire sociale et politique de ces villes. Dès lors, cette étude ouvre des perspectives importantes pour les politiques urbaines et linguistiques. Elle invite à repenser l'aménagement des villes en tenant compte des réalités sociolinguistiques.

Références bibliographiques

- AUTHIER, Jean Yves. & al (2007), « Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales », La Découverte, coll. « Recherches ».
- BAUDRILLARD, Jean (1972), « Pour une critique d'une économie politique du signe ». Gallimard : Paris.
- BULOT, Thierry (2002). « La sociolinguistique urbaine : discours, espace et société ». Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- CALVET, Louis-Jean (2005). « La sociolinguistique ». Paris : PUF (Que sais-je ?).
- LABRIDY, Lorène (2009). *Les flux de langues en milieu urbain : espaces diglossiques vs espaces ditopiques. Situation sociolinguistique de la ville de Fort-de-France*. Thèse de doctorat, Université Rennes 2.
- OUBDA, Tilado Marie Faustine Wend kuuni (2023), *Cohabitation des langues dans la ville de Tenkodogo*, Mémoire de Master, Université Norbert ZONGO, Burkina Faso, 85 pages
- RIPOLL, Fabrice & VESCHAMBRE Vincent (2005). « Introduction : L'appropriation de l'espace comme problématique ». *Noroi* [En ligne], 195 | 2005/2, mis en ligne le 05 août 2008. URL : <http://noroi.revues.org/index477.html>. Consulté le 13 Avril 2023 à 09h32
- TABOURET-KELLER, Andrée (2002). Incidences de la normalisation des langues instituées (standard) sur l'alphabétisation et « la mort des langues », 'Langue Communauté - Signification. Approches en linguistique fonctionnelle'. Actes du XXVème colloque international de linguistique fonctionnelle, édité par Harald Weidt, Frankfurt/ Main : Peter Lang, 154-163

VIAUT, Alain « Approche sociolinguistique de la dimension spatiale des langues et de ses déclinaisons ». *Langue et espace*, édité par Alain Viaut et Joël Pailhé, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2010, <https://doi.org/10.4000/books.msha.6480>. Consulté le 21/08/2025 à 14h21mns